

Mot du professeur Salim Daccache s.j., recteur de l'Université Saint-Joseph le vendredi 1^{er} mars 2013 au Colloque de la Faculté des langues, « Jamais l'un sans l'autre. »

Permettez-moi à l'ouverture de mot et avant de raconter une histoire de remercier la Faculté des Langues, par la personne de son doyen, du directeur de l'ETIB et les autres responsables, pour avoir eu l'idée d'organiser cette belle journée Jamais l'un sans l'autre. Donc Je vais raconter une histoire au début de cette intervention : je vous prie de l'écouter... en 2008, je fus élu par mes compagnons jésuites pour les représenter à la 35^{ème} congrégation générale de la Compagnie de Jésus à Rome suite à la démission du supérieur général Peter Hans Kolvenbach, professeur émérite de l'ETIB. Nous avons la tâche d'élire le nouveau supérieur général des Jésuites après deux mois de réflexion, de murmures et d'échanges, le tout vécu dans une belle ambiance spirituelle et dans un Babel linguistique où l'on se comprenait à merveille et où l'on ne cherche que ce qui est le mieux, le magis, pour notre Ordre jésuite. A la deuxième semaine d'avril, la fumée blanche sortit et ce fut le père Adolfo Nicholas, originaire d'Espagne et de Madrid qui fut proclamé l'élu et le nouveau supérieur. Après le passage de tous les membres devant lui pour marquer notre obéissance suivant les règles de la Compagnie, il s'adressa aux deux cents cinquante membres de l'Assemblée votante. Son discours fut mémorable. Entre autres, je me souviens de ce qu'il a dit au sujet des raisons de son élection dont un paragraphe intéresse notre réunion d'aujourd'hui; pourquoi m'aviez-vous élu, dit-il ? Peut-être parce que j'ai passé une longue période de ma vie dans les missions au Japon et aux Philippines, parce que j'ai quelques qualités spirituelles et

humaines et parce que j'ai confessé mes faiblesses. Mais la raison qu'il avança en troisième lieu et lui parut comme déterminante c'est qu'il a été choisi plutôt que d'autres vient de sa maîtrise d'une multitude de langues de communication et qu'un supérieur général doit avoir la possibilité de parler en leurs langues à beaucoup de Jésuites. Effectivement le P Adolfo qui nous a visités il y a deux ans ici à Beyrouth et s'est adressé en français chatouillé aux assemblées des étudiants et des enseignants, maîtrise aisément en plus de l'espagnol, le japonais, l'anglais, le chinois, le portugais et le français et d'autres idiomes hormis l'arabe. Il conclut son idée en invitant les jeunes jésuites à apprendre plusieurs langues car l'avenir du monde, un avenir de plus de paix et d'entente entre les peuples suppose la capacité des hommes à pouvoir se parler dans la langue de l'autre. Il fit à la fin un trait d'humour en disant : le pluralisme linguistique est un bon Babel car il facilite le dialogue, la rencontre et plus d'amitié et de charité, il y a le mauvais Babel qui vient de l'esprit mauvais et qui s'installe entre les monolingues plutôt que dans les cœurs des plurilingues.

Je ne vais pas chanter ici l'importance du pluralisme linguistique que certains hommes et femmes possèdent et qui leur permet d'entrer en vraie communication avec l'autre différent. Ce pluralisme rapproche les gens, ouvre les cœurs et souvent scelle des contrats entre les personnes et leur facilite de se dire des mots d'affection et de confiance mutuelles et de conclure des projets bien intéressants. Il se peut que le pluralisme ouvre la porte à certains excès comme l'espionnage industriel ou autre, la médisance et d'autres péchés

capitaux et c'est un mal qui vient de l'esprit et non de la langue elle-même qui demeure un outil. Il ne suffit plus aujourd'hui d'avoir l'anglais comme langue passe partout, pensant que c'est une langue universelle. Dans certains pays comme le Brésil ou la Chine, qui sont des continents en soi, ne pas connaître quelques mots de portugais ou de chinois, risque de vous neutraliser. La mobilité croissante entre les continents mène à l'obligation de considérer ce pluralisme comme un atout à ne pas négliger. Il est évident qu'il y a d'autres langages que la langue idiomatique, il y a le langage des yeux, du cœur, du geste, du sourire ou de la colère, langage psychologique qu'il faudra aussi dominer, car une langue et le pluralisme linguistique ont besoin de ce langage pour atteindre leurs pleines mesures.

Chers Amis, le pluralisme linguistique ne peut être dissocié de la ville Beyrouth, cette plaque tournante internationale, ville de tous les dialogues, surtout ce dialogue profond qui détruit les murs et ouvre les cœurs les uns aux autres. Ce pluralisme ne peut être dissocié de l'Université Saint-Joseph qui, par la faculté des langues, continue une mission bien libanaise d'être un trait d'union, une mission de formation au pluralisme linguistique et spirituel et à l'union des esprits et des cœurs et surtout à la formation des langues au double sens du terme. Le monolinguisme est une exception et le pluralisme ou le bilinguisme français et arabe au moins est une bonne règle. Le défi est là pour réaliser l'un des objectifs de la francophonie. Ouvrir les civilisations les unes sur les autres et vivre de ces valeurs humaines qui font grandir l'humanité en nous. C'est là la vocation de l'Université Saint-Joseph.

Mais parler de pluralisme linguistique c'est aussi parler de ces hommes qui ont cru et travaillé dans le sens d'une diversité fondée sur le respect de l'autre. Vous n'êtes pas sans le savoir à qui je pense : c'est à celui qui a répondu à notre appel et qui est venu témoigner devant nous d'une si riche expérience partagée entre l'ONU, l'Union Européenne et le Ministère des affaires étrangères à Madrid sans oublier ses nouvelles responsabilités dans le Global Dry Land Alliance au Qatar.

Sa présence parmi nous nous honore bien sûr mais nous voulons l'écouter en tant que témoin sur cette langue de réconciliation qui nous semble parfois à la portée de la main. M. Moratinos : Merci ... la parole est à vous